

Adaptations au cinéma: «Moteur!»

Au Festival de Cannes, éditeurs français et producteurs internationaux s'entendent

Le Monde · 25 mai 2017 · audrey levy

En compétition officielle à Cannes : douze films adaptés de livres. Seront-ils encore plus nombreux l'année prochaine? C'est ce qu'espèrent les dix directeurs de droits de maisons d'édition se pressant, le mercredi 24 mai, dans le salon des ambassadeurs, au Palais des festivals, pour la quatrième édition de Shoot the Book!. L'événement (qui a ses déclinaisons aux festivals de Shanghai, Los Angeles et Toronto) promeut l'adaptation sur grand écran d'oeuvres publiées par des éditeurs français. Pour Gallimard, Frédérique Massart a ainsi « pitché », devant un parterre de producteurs, deux ouvrages de son catalogue : *Le Seigneur des porcheries*, de Tristan Egolf (1998), et *Stupor Mundi*, de Nejib (2016).



Un remake des rencontres du Salon du livre de Paris, lancées en 2009 par la Société civile des éditeurs de langue Française (Scelf), et qui ont réuni, en mars, 380 producteurs et 90 éditeurs? Rien à voir. Ici, 75 % des producteurs sont étrangers et, pour les convaincre, l'éditeur dispose de trois minutes trente chrono, en anglais. Et doit d'abord « détenir les droits audiovisuels de l'ouvrage et disposer d'une traduction dans une langue étrangère », explique Laure Saget, chez Flammarion.

Le marché de l'adaptation d'oeuvres littéraires, qui concerne, en salle, un film sur cinq, est florissant. Notamment pour les ouvrages de langue française : leur part, selon une étude de la Scelf en 2014, a régulièrement augmenté, passant de 23 % en 2006 à 32 % en 2012. Mais la professionnalisation des échanges entre le monde des lettres et le 7e art n'explique pas tout: dans cette dynamique, il faut aussi noter l'essor des adaptations de bandes dessinées françaises, depuis le succès de *Sur la piste du Marsupilami* (2012 ; 4 millions d'entrées).

En moyenne, pour les maisons françaises, les cessions de droit se négocient entre 50 000 et 100 000 euros. Mais on reste loin des barèmes américains. D'autant que les éditeurs ne vendent pas toujours au plus offrant. Même lorsque les sirènes retentissent depuis Hollywood: « Quand la traduction d'*Elle* s'appelait *Sarah*, de Tatiana de Rosnay, s'est hissée en tête des ventes aux Etats-Unis, en 2008, l'éditrice Héloïse d'Ormesson n'a pas cédé aux sollicitations américaines, préférant, pour l'adaptation, une production française », raconte Serge Joncour, qui a coécrit le scénario avec le réalisateur Gilles PaquetBrenner.

Une aventure incertaine

Autres retombées : celles induites par la sortie du film sur les ventes du livre. Avec l'adaptation qu'il a réalisée (avec son frère Stéphane, en 2011) de son roman *La Délicatesse* (Gallimard, 2009), David Foenkinos se réjouit d'avoir touché des lycéens et connu, « grâce à l'actrice Audrey Tautou », une reconnaissance internationale : « Après le film, le livre a été traduit dans le monde entier. » Inversement, le succès antérieur d'un livre participe à la notoriété du long-métrage : « Ces histoires déjà testées représentent, pour les producteurs, une valeur sûre », reconnaît l'éditrice Liana Levi, qui a vu le best-seller maison *Mal de pierres*, de Milena Agus (2006 ; 300 000 exemplaires), être adapté par Nicole Garcia en 2016. Ce dont raffolent les producteurs, ce sont surtout de belles histoires transposables, portées par des personnages. Notamment « à Hollywood, où les auteurs moins connus ont désormais leur chance », se réjouit Didier Dutour, directeur du pôle Livre à l'Institut français, à Paris.

L'aventure reste toutefois incertaine : « En moyenne, une option sur quatre débouche sur la production d'un film, cinq ans après sa conclusion », détaille la directrice du Scelf, Nathalie Piaskowski. L'échec est l'hypothèse la plus probable. Jean-Stéphane Sauvaire s'est, par exemple, cassé les dents sur *Dans la foule*, de Laurent Mauvignier (Minuit, 2006) : « On a passé deux ans sur le scénario, sans pouvoir le financer. » En cause : « Le style très littéraire et les monologues intérieurs difficilement adaptables. » A Cannes, cette année, le réalisateur présente un autre film, *A Prayer Before Dawn* (« Une prière avant l'aube »), adapté de l'autobiographie (non traduite) du boxeur Billy Moore. Il avoue sa crainte de décevoir ce dernier. Déceptions pour les uns, sentiment de dépossession pour les autres : « Les auteurs peuvent vivre ces adaptations de façon très déstabilisante », reconnaît chez Gallimard Frédérique Massart, qui compte une cinquantaine de projets en développement.